

Sihem SIDAOUÏ*

La biopolitique à dimension transnationale : lecture croisée de *La ville des impasses* de Aymen Gharbi et de *Chien 51* de Laurent Gaudé

Transnational Biopolitics: A Cross-Reading of Aymen Gharbi's *La ville des impasses* and Laurent Gaudé's *Chien 51*

Abstract: This text is a cross-reading of Aymen Gharbi's *La ville des impasses* and Laurent Gaudé's *Chien 51*, through the prism of the Foucauldian notion of 'biopolitics', by considering it, through the two fictional universes, in a relationship to space, to the surveillance of bodies and to ecology. The article questions the transition from the national to the transnational in a Tunisian dystopia by confronting it with a French dystopia. The analysis reveals the coexistence of biopolitical power and sovereign and disciplinary powers, to varying degrees, accentuating the idea of allowing certain populations to live to the detriment of others. This is more in line with the notion of 'necropolitics', as envisaged by Achille Mbembe, investing in and going beyond the notion of biopower. The genre of dystopia is considered, on both sides of the Mediterranean, as a common resistance of literatures, born of the referential, authoritarian and ultraliberal dystopian context.

Keywords: cultural biopolitics, coercion, dystopia, necropolitics, resistance

Cet article propose d'étudier ce qui relève d'une biopolitique au sens foucauldien dans deux fictions tunisienne et française, avec une interrogation sous-jacente autour des univers romanesques transnationaux comme choix auctorial, en ce début du 21^e siècle. Est-il possible de considérer ces dystopies comme l'une des modalités de résistance artistique telle qu'envisagée par Michel Foucault, résistance générée dans des contextes de pouvoir autoritaire d'un côté et ultralibéral de l'autre ? Dit autrement, cette représentation d'une biopolitique à l'échelle transnationale par la fiction, est-elle une manière de considérer la littérature comme le lieu d'une résistance commune, en représentant des mécanismes du « biopouvoir » – en tant qu'« investissement du corps vivant, sa valorisation et la gestion distributive de ses forces »¹ – à l'œuvre dans des cités dystopiques semblables aux nôtres,

* Université de la Manouba, Tunisie ;
e-mail: sihem.sidaoui@flah.uma.tn

et en tentant de les déconstruire, moyennant l'écriture comme attention et mise en garde ?

Notre propos s'élabore en deux temps : un premier moment où nous posons la question du passage d'un contexte national vers un contexte transnational chez Aymen Gharbi, auteur tunisien dont le premier roman campe son décor dans la Tunisie post-révolutionnaire (Gharbi 2019). Ce contexte est dépassé dans *La ville des impasses* (Gharbi 2021) avec l'invention inédite d'une géopolitique dystopique orientée vers les conflits Nord/ Sud en France et en Europe et ce, en rapport avec une nouvelle carte du monde. Dans un deuxième temps, il sera question de résonances entre cet univers et celui de Laurent Gaudé dans *Chien 51* (Gaudé 2022), publié à une année d'intervalle. Ceci conduira à interroger l'idée d'une résistance commune, à travers la littérature, contre la déshumanisation qui sévit dans le contexte politique contemporain.

Du national au transnational : contextes dystopiques

L'évolution du genre de la dystopie à travers le temps et l'espace révèle les spécificités de notre épistémè, où les rapports de pouvoir et les stratégies de domination atteignent leur paroxysme. Ils sont devenus la chose la mieux partagée dans un monde toujours plus globalisé et ultralibéral :

De fait, comme le conclut Gregory Claeys, « la dystopie définit de plus en plus l'esprit de notre époque », celle de l'épuisement des grands récits de la modernité et du développement de nouveaux sentiments de menaces liés à la mondialisation économique et culturelle, aux innovations techniques et aux enjeux écologiques. (Leconte and Passard 2021, 20)

Cécile Leconte et Cédric Passard affirment que :

[...] le succès contemporain de ce genre est symptomatique d'une configuration idéologique et intellectuelle spécifique et que l'on peut le relier à l'expérience particulière de notre époque. En effet, c'est également la capacité du genre dystopique à mettre en scène les imaginaires d'une époque, à exprimer les tensions qui traversent l'espace social — autrement dit, à être investi de significations pleinement politiques — qui sous-tend l'existence de ce moment dystopique mondial. (Leconte and Passard 2021, 20)

Laurent Gaudé et Aymen Gharbi décrivent des univers semblables où les tentatives de « l'action commune » échouent, dans un contexte de contrôle et de domination optimale dans *Chien 51*, une fiction à tonalité tragique, et dans un style ironique, voire carnavalesque, dans *La Ville des impasses* où la résistance pacifique n'est pas à l'origine de la destruction du système en place. Il s'agit plutôt de l'œuvre programmée d'une autre mafia encore plus nocive. Les deux romanciers inscrivent leurs productions romanesques dans le contexte du confinement au moment de la pandémie du COVID. Pour eux² les temps sont propices aux dystopies et à la science-fiction revisitée

selon les styles d'écriture. Néanmoins, dans l'histoire littéraire tunisienne, la dystopie, se situant entre la science-fiction et le fantastique, a commencé à prendre de l'importance après la révolution de 2011, tant au cinéma qu'en littérature. Comment interpréter ce tournant en le reliant au contexte de production de l'œuvre et en s'appuyant sur l'idée que :

[...] l'utopie ou la dystopie sont toujours les produits d'une configuration spécifique et révélatrice d'un certain état de la société. C'est pourquoi elles devaient d'ailleurs faire partie, selon Elias, de l'analyse sociologique des représentations collectives. De fait, si le motif récurrent à l'ensemble des dystopies est une interrogation, intrinsèquement politique, sur les possibilités du vivre ensemble (Bazin, 2019, p. 47), les dystopies, comme les utopies, « voient leurs expressions se moduler en fonction du contexte politique et social où elles s'inscrivent » (Pagès, 2000, p. 46) (Leconte and Passard 2021, 17)

Le moment historique de 2011 a donné l'occasion à divers rapprochements entre la révolution tunisienne et la Révolution française dans son évolution, notamment en termes de résonances et de divergences³. L'une des questions posées dans le sillage de cet Événement, a été la singularité de l'expérience tunisienne comme laboratoire ouvrant les possibles du politique, à envisager en s'appuyant sur la spécificité du cas plutôt que sur l'adoption d'un modèle occidental, reconduisant l'« universalisme »⁴ des Lumières telles que développées par Kant. Ce moment critique a eu ses échos, y compris dans le cinéma et le roman tunisien, dans ses deux versants arabophone⁵ et francophone⁶. Nous pouvons y retrouver ce que développe Foucault dans sa critique de Kant, notamment en considérant les Lumières comme une « attitude »⁷ où se joue « une ontologie du présent » (Foucault 1984) plutôt que « comme une période de l'histoire » (Foucault 1984). Les Lumières ne sont pas l'apanage d'une époque ou d'une géographie. Les soulèvements de 2011 l'ont bien démontré, même si leur aboutissement n'a pas toujours été lumineux et c'est le sens du titre de l'auteur tunisien arabophone⁸ Aymen Daboussi, évoquant un moment historique où l'acmé du désir, lié à la libération des corps politiques (Sidaoui 2022) (*Bandaison noire* (Sidaoui 2022)) finit par devenir noire, un noir à opposer aux Lumières attendues. Parallèlement, Ayman Gharbi, auteur tunisien francophone, décrit, dans son premier roman, une sorte de chaos s'emparant de la ville de Tunis dans le contexte post-révolutionnaire, avec une tonalité à la fois mélancolique et burlesque qui sied au devenir de la révolution et à la crainte d'une confiscation en cours :

Des lumières clignotent dans la perspective, celles des gyrophares de la police éparpillés sur une cinquantaine de mètres, comme des yeux de fauves cachés derrière les buissons d'un tableau du Douanier Rousseau. [...] Regardez autour de vous ! La voilà, la réalité ! Des policiers qui vous encerclent ! Ils ont de vraies armes eux ! (Gharbi 2019, 180-183)

Ce retour de la police dans la ville, réaffirmé, peut être lié au développement de son deuxième roman dans un contexte tout autre : *La ville des impasses*, déployant un univers dystopique et transnational où les projecteurs sortent de Tunis pour se poser sur l'Europe, ses conflits et ses stratégies de domination :

En juin 2029 survint ce qui fut qualifié par certains historiens de « coup de continent » au lieu de « coup d'État ». Il fut exécuté par des partis politiques majoritaires au Parlement européen qui défendaient les intérêts des zones nord de ce qui fut jadis appelé l'Europe des Six : il s'agissait en l'occurrence de l'ancienne Confédération d'Allemagne du Nord, le Luxembourg, la Flandre qui avait entièrement annexé Bruxelles à son territoire, la zone géographique correspondant à l'ancienne langue d'oïl en France, la Hollande-Septentrionale et la Padanie italienne. [...] Cette nouvelle organisation, pour simplifier, se concentra sur des intérêts économiques dont la croissance à tout prix était le moteur, au mépris de toutes les conventions écologiques en vigueur. (Gharbi 2021, 75-76)

Comment lire aujourd'hui ce deuxième roman de Aymen Gharbi en le replaçant dans le contexte tunisien et mondial ? Après un premier roman ancré dans la révolution tunisienne, où l'idée d'un désir encore vivant s'exprime déjà à partir du titre *Magma Tunis*, l'auteur surprend par ce deuxième roman qui semble s'éloigner du contexte local pour s'inscrire dans un contexte mondial de plus en plus policé. Nous tenterons de répondre à cette question, en mobilisant des notions foucaaldiennes identifiables, dans ce deuxième roman tunisien que nous faisons dialoguer avec *Chien 51* de Laurent Gaudé. Les deux univers se rapprochent et peuvent relever du même geste analytique et critique d'un monde régi par des stratégies de domination, dissimulées sous couvert de droit et de justice sociale. Nous interrogerons les variations et les échos de ces paradigmes chez les deux romanciers, à la lumière du concept de « biopolitique » que Foucault définit comme :

[...] la manière dont on a essayé, depuis le XVIIIe siècle, de rationaliser les problèmes posés à la pratique gouvernementale par les phénomènes propres à un ensemble de vivants constitués en population : santé, hygiène, natalité, longévité, races... [...]. Dans un système soucieux du respect des sujets de droit et de la liberté d'initiative des individus, comment le phénomène « population » avec ses effets et ses problèmes spécifiques peut-il être pris en compte ? Au nom de quoi et selon quelles règles peut-on le gérer ? (Foucault 2004a, 323)

En mobilisant ce concept foucauldien, nous explorerons les liens entre « espace et population », « biopouvoir et surveillance », « écologie et domination », où intervient la manipulation des corps, à travers la gestion de leur bien-être et de leur circulation. La technologie, ce qu'elle engendre comme possibilité de circulation, de longévité mais aussi de répression y renforce une tension et une ambivalence entre faire vivre et contrôler. Ce

contexte conduit à une déshumanisation progressive dans les deux univers romanesques, marqués par l'absence d'une liberté favorisant la création de soi, au sein de cités propices au cloisonnement de l'être.

Du biopouvoir et de la biopolitique dans *La Ville des impasses* et dans *Chien 51*

La biopolitique comme gestion de la population dans l'espace

La domination capitaliste et ultralibérale à l'échelle planétaire est le constat des deux univers romanesques de Gaudé et de Gharbi. Tous deux ancrent leur roman dans une « sémiosphère »⁹ qui transgresse la représentation référentielle, les réalités nationales et locales, tout en s'inscrivant dans un monde semblable au nôtre par l'évocation de certains détails référentiels, même si la géographie qu'ils décrivent est complètement inventée. Le passage de *Magma Tunis* à ce roman peut être lu comme le transfert de la réalité tunisienne désenchantée à une échelle mondiale, prenant la forme d'une dystopie, à un moment historique de désenchantement, concernant l'expérience visant à réinventer la démocratie. Dans *La Ville des impasses*, il est question de « coup d'Etat »¹⁰ mais « continental » (Gharbi 2019). Le roman peut relever du genre de la science-fiction mais avec des écarts particuliers qui font sens, tels que la date assez proche du monde de la référence et du moment de l'énonciation du récit. Il n'y a pas un grand écart temporel selon les *topoi* du genre. L'histoire a lieu en 2042, à Xoxox, une nouvelle ville où la logique écologique, devenant un enjeu politique, est poussée à l'extrême au point de mener une partie des habitants de la ville à se réfugier dans les égouts pour s'organiser en contre-pouvoir sous le nom des « Démolisseurs » :

Comme Xoxox a été bâtie dans une forêt en zone inondable, Gravimal a été obligé de construire ces immenses galeries pour assurer le ruissellement des eaux. Un refuge idéal pour des Démolisseurs à la recherche de grands espaces. (Gharbi 2021, 49).

Ces derniers choisissent une résistance pacifique, jusqu'à ce qu'on envoie Paoletta, une tueuse à gages chargée d'assassiner l'architecte de la ville. Ne réussissant pas son coup, elle est sauvée par Bayoumi, qui l'entraîne dans cet espace souterrain où s'érige une ville sous la ville, conçue pour échapper à l'espace pavillonnaire du dessus. Dans cette cité, en forme de palmier, ce qui devait être de l'ordre de l'utopie – une ville sans circulation automobile ni carburant –, poussée à l'extrême, se transforme en dystopie.

À ce stade retenons la répartition de l'espace en Sud et Nord, avec une population interdite de circulation. Vasco de Gama, dont les membres sont déplacés et entremêlés suite à la téléportation vers le Nord, est puni par le gouvernement en étant exposé dans une cage au Jardin des Plantes pour en faire un exemple. Le choix de le punir en le laissant vivre mais en en faisant

un exemple allié, perfidement, le pouvoir disciplinaire et coercitif au sens de la souveraineté classique à celui de le maintenir en vie, tout en étant exposé pour dissuader. Soiffard, à l'époque animateur de « *Téléphassa* » (Gharbi 2021, 77), réussit à mobiliser la population pour le libérer à condition qu'il soit renvoyé vers le Sud, ce qui lui vaut de devenir président, un an après. La manipulation et le déplacement des populations ne se fait pas par la force ou la guerre mais par stratégie, à la manière de ce que décrit Michel Foucault autour de l'art de gouverner et de la souveraineté :

La souveraineté — qu'il s'agisse d'une « république d'institution » ou d'une « république d'acquisition » — s'établit, non point par un fait de domination belliqueuse, mais au contraire par un calcul qui permet d'éviter la guerre. C'est la non-guerre pour Hobbes qui fonde l'Etat et lui donne sa forme. (Foucault 1976b, 365)

Par ailleurs, cette hiérarchisation des espaces géographiques au sein de la ville Xoxox ou plus généralement entre Montpellier et Paris, basée soit sur l'argument de la croissance pour ce qui est du Nord ou celui de l'écologie pour ce qui est du Sud, montre l'utilisation des corps vivants de la population pour bien gouverner, en gérant leur déplacement, en leur offrant un semblant de protection, des avantages économiques ou un bien être écologique. Toutefois, on les mène à accepter de sacrifier leur liberté pour un monde où sous prétexte de sécurité, de santé ou d'hygiène, ils sont constamment surveillés. Toute entorse à la règle, consistant en une transgression des espaces impartis et limités, est violemment punie. Vasco de Gama, reconnu comme homonyme, a réussi à convaincre un Américain ayant quitté Silicon Valley d'utiliser une machine de téléportation qu'il vient d'inventer. Elle permettra au plombier de rejoindre le Nord de la France, devenu inaccessible aux habitants du Sud, après « le coup de continent » de 2029, comme cité ci-dessus :

La chronique de l'époque rapporte que, pour échapper à la misère galopante, les habitants de l'Europe du Sud tentèrent plusieurs manières de « fuguer », verbe utilisé par les Sudistes pour désigner le fait de voyager clandestinement vers l'Europe nordiste. Il y eut notamment le cas d'un certain Vasco de Gama, plombier originaire de Montpellier et homonyme du fameux explorateur portugais (Gharbi 2021, 76).

La population de *La ville des impasses* est ainsi interdite de circulation, les déplacements ne sont pas libres et Vasco de Gama le paiera de sa propre chair, vu que la téléportation n'a pas fonctionné. Ainsi, la domination a pour support, à la fois, le pouvoir au sens classique, celui du pouvoir souverain et de la menace de mort ainsi que celui du « faire vivre »¹¹ et du « laisser mourir », en tant que biopouvoir. Les échos avec *Chien 51* sont saisissants. Laurent Gaudé part de la référence, à savoir la crise économique de la Grèce qui a dégénéré. Il en fait le contexte d'un polar dystopique, 30 ans après, où la biopolitique, comme domination et art de gouverner les populations du

monde, en contrôlant les corps, est centrale. Le monde de cette fiction est régi par Goldtex - multinationale dont fait partie la mégapole privatisée Magnapole - et son sous-traitant MolochFirst qui se le partagent, selon les tensions et les rapports de force du moment :

D'un coup, la ville devint folle. Lorsque les dirigeants de GoldTex annoncèrent que le rachat de la Grèce était finalisé, les citoyens d'Athènes furent pris de panique. Eux qui s'étaient massivement opposés à cette acquisition, qui, durant des mois, avaient manifesté, soutenu la jeunesse lorsqu'elle construisait des barricades et jurait d'aller jusqu'au bout, finirent par se tourner vers l'opresseur et voulurent tous partir. Même les plus réticents étaient en proie à cette obsession : quitter la ville, ne pas rester prisonniers de ce piège, rejoindre au plus vite GoldTex et poursuivre leur vie ailleurs. Ils sentaient bien que leur monde allait disparaître et ils avaient peur. Des rumeurs circulaient : on disait qu'il fallait faire vite, que seuls les premiers seraient pris, que le sort des autres promettait d'être sombre. On disait que la Grèce allait être démembrée, vendue par morceaux, et que ceux qui resteraient habiteraient bientôt sur une terre d'esclaves, oubliés de tous. (Gaudé 2022, 11)

Le récit est raconté du point de vue du personnage Zem Sparak, qui bénéficie dès le début du roman d'un badge lui permettant de monter à bord du bateau menant vers Magnapole, où il sera affecté en tant que policier chargé de mener des enquêtes, notamment l'enquête principale de l'intrigue, portant sur un corps vidé de ses organes. Pour élucider ce crime, il sera placé « sous la tutelle de Salia Malberg, une ambitieuse inspectrice de la zone 2 »¹² :

La fatigue, oui la fatigue, c'est elle qui l'amène à son propre nom. Lorsqu'il la sent peser sur sa cage thoracique, il n'a plus de doutes, il sait bien qu'il est Zem Sparak, un « chien » comme on les appelle au dépôt, fouaillant dans les rues de la zone 3 depuis vingt ans pour le compte des autorités. (Gaudé 2022, 17)

Dans *Chien 51*, la biopolitique est axée sur la déportation des populations après l'achat de la Grèce, une déportation consentie, vu la peur qui règne concernant la réduction de ceux qui restent à l'esclavage. À Magnapole, là où quelques Grecs ont réussi à être déportés avec leur consentement, les citoyens deviennent des « cilariés », néologisme où citoyens et salariés ne font plus qu'un. Comme Xoxox, Magnapole est « un espace strié » (Deleuze and Guattari 1981, 592-593) en zones où la population est plus ou moins réduite à une sorte d'esclavage moderne. Le tri organisé par la grande firme Goldtex commence avant l'arrivée des Athéniens à Magnapole, dans ce qui est appelé « L'île guichet » où toute une population est classée en trois groupes qui formeront les trois zones de la ville. D'autres seront déclassés et renvoyés « à bord du paquebot *Rédemption 3* qui les emmènera vers un pays avec lequel Goldtex avait des accords de sous-traitance » (Gaudé 2022, 31) :

Une grande partie de la ville était organisée autour du tri des arrivants. [...] Ingénieurs, professeurs, médecins, cadres, étaient immédiatement invités à

signer un contrat d'embauche pour une durée de dix ans, renouvelable. Ils recevaient de nouveaux papiers et bénéficiaient du statut de cilarié. Eux et leur famille pouvaient rejoindre l'aéroport, d'où ils s'envoleraient vers Magnapole. [...] Les personnes non qualifiées mais qui avaient un emploi en Grèce étaient également recrutées, mais il leur était proposé de rejoindre la zone 3. [...] Il y avait une troisième catégorie : celle des non-qualifiés. Les chômeurs, les personnes à la retraite reliées à un foyer d'actifs. Ceux-là restaient sur place. Il leur était proposé de travailler pour Goldtex à Céphalonie ou sur d'autres îles-guichets. (Gaudé 2022, 29-31)

Dans *La ville des impasses*, c'est l'effet de mode qui pousse, au début, une grande population à s'installer dans Xoxox. La surface de la ville est hiérarchisée selon des pavillons ou quartiers corporatistes comme au Moyen-âge. Dès le début du roman, Paoletta à la recherche de la demeure de l'architecte de la ville pour l'abattre, s'y perd :

Après avoir parcouru l'impasse des Mentalistes où elle l'avait trouvé, ils tournèrent à gauche et empruntèrent l'impasse des Coachs. Ils bifurquèrent ensuite à droite pour se trouver dans l'impasse des Influenceurs, tandis que son guide [...] lui lançait des regards obliques de ses yeux injectés de sang. [...] Mais au lieu de lui expliquer que ces noms s'inscrivaient dans une division corporatiste des quartiers, inspirée des villes du Moyen Âge, l'homme se contentait de se racler la gorge et de cracher. (Gharbi 2021, 8)

Au centre de cette ville où règnent les riches, deux tours ennemies se faisant face, représentent deux pouvoirs en tension qui se partagent la cité. L'autre espace de vie est souterrain. Il s'agit d'une autre ville qui s'est érigée sous la précédente dans les égouts. Gravimal, en bon souverain de la ville, utilise le prétexte écologique où se manifeste le pouvoir exercé sur les corps, pour contrôler les citoyens. Les égouts abritent une population subversive qui s'oppose à l'architecture mégalomane de Gravimal. Ils œuvrent pour l'ouverture des impasses de la ville. Le monde développé dans *Chien 51* de Laurent Gaudé renvoie des échos équivalents. En effet, l'enjeu dans Magnapole, est de bien respirer, de vivre plus longtemps, en ayant droit à des greffes d'organes quand on fait partie de la zone 1, celle des ultras-riches, ce qui est, exceptionnellement, possible pour la population de la zone 3, quand l'un d'eux gagne à une loterie télévisuelle.

Dans les deux univers romanesques, tunisien et français, il s'agit finalement d'une répartition de la population dans un espace hiérarchisé selon des marqueurs sociaux (riche et moins riche, utile ou non utile au gouvernement...). Cette structuration permet la maîtrise de l'homme et de la nature au moyen de technologies de surveillance, en contrepartie d'une protection. C'est ainsi que Foucault définit et analyse la police, en faisant une archéologie d'où émergent des liens organiques et consubstantiels entre la création de la cité et celle de la police, avec toute la complexité qui s'y joue :

Il y a des villes parce qu'il y a la police, et c'est parce qu'il y a des villes si parfaitement policées qu'on a eu l'idée de transférer la police à l'échelle générale du royaume. « Policer », « urbaniser », j'évoque simplement ces deux mots pour que vous voyiez toutes les connotations, tous les phénomènes d'écho qu'il peut y avoir dans ces deux mots et avec tous les déplacements de sens et les atténuations de sens qu'il a pu y avoir au cours du XVIIIe siècle, mais au sens fort des termes, policer et urbaniser c'est la même chose. (Foucault 2004b, 344)

La police classique du 18^e siècle serait ainsi une sorte de préparation au biopouvoir qui se systématisera et se généralisera à toute la population, à partir du 19^e siècle.

Du biopouvoir : surveillance des corps et pouvoir sur la vie

L'espace strié dans les deux univers romanesques permet de gouverner la population, en la surveillant afin de gérer la vie, les corps et leurs déplacements, en normalisant les frontières. Pour Foucault le biopouvoir est l'instrument de la biopolitique pour gérer la vie de la population :

La norme correspond donc à l'apparition d'un biopouvoir, c'est-à-dire d'un pouvoir sur la vie, et des formes de gouvernementalité qui lui sont liées. [...] Comme l'explique clairement Foucault : « Par pensée médicale, j'entends une façon de percevoir les choses qui s'organise autour de la norme, c'est-à-dire qui essaie de partager ce qui est normal de ce qui est anormal, ce qui n'est pas tout à fait justement le licite et l'illicite ; la pensée juridique distingue le licite de l'illicite, la pensée médicale distingue le normal de l'anormal ; elle se donne, elle cherche aussi à se donner des moyens de correction qui ne sont pas exactement des moyens de punition, mais des moyens de transformation de l'individu, toute une technologie du comportement de l'être humain qui est liée à cela ... (Revel 2010, 203)

Dans le roman de Gharbi, la population est sous surveillance surtout que le créateur de la ville est menacé de mort. L'architecture de celle-ci est conçue de sorte à contrôler les corps, leurs déplacements et leurs moindres mouvements, non seulement à travers la répartition dans l'espace, analysée ci-dessus mais également, en limitant les issues pour sortir de la cité labyrinthique :

Bien entendu, il est possible d'entrer et de sortir de la ville. Mais cela se fait soit en train, par l'unique gare ferroviaire située dans le centre-ville, un terminus en plein air bien que le réseau ferroviaire soit enfoui sous terre et n'émerge à la surface qu'à plusieurs kilomètres de la ville. Soit à pied, à travers deux petites ruelles, seulement deux petites ruelles de moins d'un mètre de largeur, l'une située à l'extrême est et l'autre à l'extrême ouest. [...] L'espace entre les branches de Xoxox est composé de marécages vaseux où la circulation est impossible. [...] Eh bien les gens ne pourraient circuler de l'une à l'autre qu'en revenant chaque fois au centre. (Gharbi 2021, 56)

La surveillance par caméra est ce qui permettra à Romolo Pietrangeli de détruire l'œuvre architecturale de Gravimal, à la fin du roman grâce à Dashiell Zalama, son rival d'en face, avec la tour du Baron. Afin qu'il tienne sa parole et participe au stratagème du mafieux, il a été filmé et enregistré. Dans ce cas, il s'agit de surveiller un individu pour menacer et punir au sens classique, en cas de déviation :

[...] une fois Dashiell Zalama arrivé au pouvoir grâce à son financement, il fallait ouvrir la voie pour permettre au trafic de carburants fossiles de se développer dans le Languedoc. Un *deal* que le candidat accepta d'une poignée de main chaleureuse devant le cercueil : s'il était vrai que le diable voulait l'enchaîner à un pacte, de nos jours Méphistophélès lui-même pouvait être coffré grâce aux nouvelles technologies, notamment la caméra invisible braquée sur eux à ce moment précis et l'enregistreur furtif qui recueillait leur entretien depuis le début. (Gharbi 2021, 119)

Il en est de même dans *Chien 51* où les systèmes de surveillance sont divers et excessifs, allant des caméras vers l'investissement d'une technologie sophistiquée avec des bracelets, des drones, des Check-point. Il s'agit de gouverner, en surveillant une certaine catégorie de la population pour l'empêcher de se révolter. Néanmoins, ce pouvoir disciplinaire et répressif est en faveur du bien-être de l'autre partie de la population en zone une et deux. Les deux pouvoirs disciplinaire et biopolitique coexistent et se complètent¹³ sans s'exclure :

Goldtex ne voulait aucune protestation. Les drones volaient, scrutaient tentaient de percevoir la moindre faille dans les maquillages des tribaux pour réussir à mettre un nom sur chaque individu. Ceux qui n'avaient pas bien dessiné leurs brouilleurs recevaient sur leur bracelet une notification de licenciement à effet immédiat. N'étant plus ciliariés de Goldtex, ils devaient se rendre au plus vite dans un bureau de départ. (Gaudé 2022, 86)

Par ailleurs, les rapports sexuels et l'amour sont régis, voire inscrits dans le calendrier de ceux qui gouvernent dans le cadre du « L'OverDay » pour que les corps soient vidés de tout désir et donc de tout élan de subversion. La force de l'événement en tant qu'imprévisible est ainsi désamorcée :

Faites du bien à votre corps." "Bien jouir pour mieux travailler..." À son arrivée dans la zone 2, sur l'avenue des 3-Juillet, il découvre que les slogans sont partout : sur les panneaux publicitaires et dans les messages audios diffusés par les drones promotionnels. "Le sexe est une fête. Récompensez votre corps." Le chauffeur de taxi voit son air ahuri et sourit. "C'est le L'OverDay..." (Gaudé 2022, 102)

La manipulation des corps se fait aussi par l'infiltration dans les esprits des dissidents, en créant une addiction à des réalités virtuelles à laquelle ils accèdent, en connectant leurs corps à une machine et en prenant des pilules fonctionnant comme une sorte de drogue technologique appelé « Okios ».

Les « cilariés » y retrouvent du plaisir et un certain bien-être sexuel ou ce qui leur manque, comme la nostalgie de Zem Sparak pour Athènes, à laquelle il se connecte virtuellement pour échapper au monde de Goldtex, jusqu'à la fin du roman. C'est le seul refuge qui lui reste après la répression et l'échec des « Grandes Emeutes » (Gaudé 2022, 85). Néanmoins, c'est ainsi que son corps est immobilisé et vidé de toute énergie politique :

Une fois dans la salle, Sparak prend deux pilules et s'allonge en ajustant les émetteurs. Il sent tout de suite que quelque chose a changé : il n'y aura plus de parasitage. [...] Avant que le corps ne se relâche complètement, il ouvre le petit sachet que lui a donné Miki et avale les huit pilules supplémentaires. Tout s'efface. Athènes apparaît comme au premier jour. Il est parfaitement calme. C'est ici que tout doit finir. Il est chez lui et il sait qu'il peut mourir, puisque après une longue errance qui l'a contraint à traverser des mondes violents, il est enfin de retour. (Gaudé 2022, 288)

Domination et écologie : corps et environnement comme marchandises

Xoxox, ville palmier, est l'œuvre d'un architecte mégalomane, s'appuyant sur le principe écologique pour attirer une partie de la population dans un espace sans carburant mais d'où il est difficile de sortir, si ce n'est par un train et des issues contrôlés et surveillés par son créateur au nom ironique de Gravimal. Le point de vue sur cette ville change selon les différents récits des personnages. L'architecte défend son point de vue en ces termes :

[...] j'avais fini par confondre le palmier avec la ville que je voulais construire, et les insectes voraces avec les voitures. Le palmier m'apparaissait tout d'un coup comme un circuit urbain parfait où allait couler la vie pure. C'était clair : la vie dans les villes devait être débarrassée des voitures, ces créatures aussi dangereuses pour l'humanité que le fut le charançon rouge pour l'arbre ... (Gharbi 2021, 44-45)

Pour la création de cette ville, il a été mandaté par Steve Soiffard, devenu président de la Languedoc, après avoir réussi à sauver le « fugeur », Vasco de Gama. Pour asseoir son pouvoir, ce dernier multiplia « les discours politiques à caractère écologiste autoritaire » (Gharbi 2021, 79) :

Cet *écotarisme*, selon le mot forgé par ce duo devenu si célèbre qu'on se contentait de dire « Soiffard et Gama », séduisit Gravimal, qui était alors sur le point de terminer « sa ville des impasses » à Paris. Ils les avaient découverts en 2031, dans un reportage où Steve Soiffard prenait la parole pour traiter les adeptes de la croissance de « traîtres travaillant en intelligence avec l'Europe nordiste » et promettait d'installer des guillotines pour décapiter ceux qui prôneraient l'anti-écologisme. L'ironie parsemant ses propos pourtant lugubres impressionna l'architecte parisien, à tel point qu'il considéra dès lors Montpellier comme la Mecque de l'écologie. (Gharbi 2021, 79)

Ainsi, dans *La ville des impasses*, l'argument écologique est un enjeu de pouvoir, un prétexte à plus de domination. Soiffard et Gravimal usent à la fois des stratégies classiques de la souveraineté, en menaçant ceux qui désobéissent de « guillotines » mais en promettant aussi à ceux qui obéissent « une vie pure ». Dans *Chien 51*, le paradigme écologique fonctionne comme critère de distinction sociale. Le système des zones montre que quelques-uns ont droit à la vie bonne, à de bons organes, à de l'air respirable, à une protection contre les intempéries et d'autres pas, dans un contexte apocalyptique :

On annonce l'approche d'une furie. Les habitants hors dôme sont invités à se réfugier au plus vite dans les centres souterrains. En quelques minutes, les rues de la zone 3 vont se vider. Le cyclone arrachera tout ce qui a été mal construit, toutes les tôles rajoutées, bricolées... La grêle fera exploser les vitres. Des branchements électriques sauteront. Tout s'envolera. En zone 2, pendant quelques heures, tout sera assourdissant. Le dôme va être criblé d'impacts. Il cédera peut-être en quelques endroits. Et puis cela se calmera et GoldTex vantera les mérites du dôme climatique qui protège ses cilariés de la violence des vents et des déluges de glace. Les spots en profiteront pour encenser Yehu Rami, le père fondateur du dôme. Son portrait sera sur tous les écrans pour rappeler à la population ce qu'elle doit à ce héros de GoldTex. (Gaudé 2022, 164-165)

Les dômes contre les intempéries dans *Chien 51* ne concernent que la zone 1 et 2. Dans la zone 3, Zem Sparaket les siens n'en bénéficient pas. En revanche, les trois zones sont constamment surveillées par des drones ou des caméras. Pour ce qui est du roman de Gharbi, la ville écologique sous forme de palmier est fermée à l'espace extérieur pour éviter l'hypercroissance polluante mais tout le monde y est surveillé. Le prétexte écologique se mue en gouvernement « éco-dictatorial ». Philomène, l'un des « Démolisseurs » habitant les égouts, espace du contre-pouvoir, raconte l'histoire de la ville en ces termes :

Une ville entière a été bâtie à partir du boursoufflement théorique d'un ribaud. Comment peut-on conclure un tel marché avec l'argent des honnêtes citoyens, pour bâtir finalement ce vulgaire lotissement pavillonnaire ? Il est évident aujourd'hui qu'il s'agit plus d'une complaisance de Monsieur Soiffard envers un artiste à la mode que d'une affaire de protection de l'environnement. La dictature écologique nous a imposé cette aberration, les années 2030 ayant été l'époque du triomphe de la restriction des libertés pour protéger la nature. Mais nous sommes en 2042 à présent ! Toute cette mode est dépassée, fort heureusement. (Gharbi 2021, 69)

En termes de biopolitique, la population est considérée comme une « espèce humaine » avec des corps vivants à faire durer et à préserver plus ou moins, selon des stratégies favorisant des humains plutôt que d'autres dans un monde où tout s'achète. L'intrigue policière du roman de Gaudé tourne autour d'une affaire d'organes après avoir trouvé un corps sans

organes en zone trois. Suite à plusieurs rebondissements, le lecteur découvre que les corps de la zone 3 - où règne la pauvreté et où l'on ne peut s'offrir des greffes pour mieux vivre mais où l'on peut gagner par tirage au sort télévisuel une transplantation et un déplacement en zone 2 - ne sont que des cobayes pour expérimenter les greffes et les rendre sans risques pour ceux de la zone 1 :

Les soi-disant meilleurs d'entre nous sont greffés. Les Honorables. C'est un cadeau de la méritocratie GoldTex. Pas vraiment l'éternité mais presque. On est assuré de ne mourir ni d'une crise cardiaque, ni d'un AVC. De ne pas contracter de dégénérescences neurologiques. Bref, ça offre tout de même dix, vingt ans de longévité, en bonne santé qui plus est. Imaginez ce que vous pourriez faire si vous aviez la certitude d'être en pleine forme de soixante-cinq à quatre-vingt-dix ans. [...] Les greffes, c'est une technologie de pointe. Ultra-sophistiquée. Comme toutes les technologies, elle a besoin de s'adapter, de s'améliorer. De passer à un stade 2, puis à un stade 3. Chaque corps est différent. Il faut envisager toutes les possibilités. Le pire serait qu'un Honorable greffé meure à cause d'un problème technique. Alors, la Commission directoire a trouvé une solution. Les RealTest. (Gaudé 2022, 91)

La biopolitique à l'œuvre dans cet univers concerne « Les Honorables » qui sont à faire vivre à tout prix. Quant à la population de la zone 3, elle continue à être sous le joug d'un pouvoir coercitif qui surveille pour punir et discipliner. Les deux pouvoirs coexistent et s'enchevêtrent dans la mesure où le bien-être d'une partie de la population dépend de l'assujettissement de l'autre. Le « RealTest » a aussi le rôle de maintenir un certain espoir chez la population de la zone 3 pour l'empêcher de s'insurger à nouveau. Dans le roman de Gharbi, le carnaval joue le même rôle. Il s'agit d'une manifestation hebdomadaire où la population des « Démolisseurs » ont le droit de se déguiser pour imaginer les « funérailles » du créateur de la ville, compensation symbolique qui permet au système de perdurer. Gravimal ne sera pas abattu par Paoella qui vient de l'extérieur, mais les deux tours où se condense le pouvoir de la cité seront explosées par Bayoumi, non comme réussite de la résistance de ceux des égouts, mais dans un monde où les rapports de force sont en train de changer et où l'on doit ouvrir les impasses pour la circulation du trafic de carburant :

Le carnaval de Xoxox, parmi tant d'autres fêtes, était un refuge annuel où les habitants pouvaient exprimer leur refus du réel en libérant leur excentricité. Depuis la création de cet événement par Gravimal en personne, dès les premières années de la ville et avec le soutien du gouvernement de Steve Soifford, chaque année voyait augmenter le nombre de participants, et ce malgré la diminution affolante de la population. [...] Gravimal avait insisté auprès des autorités pour que la fête soit maintenue coûte que coûte :

« Si on nous enlève ça, ce sera pire que votre putain de syndrome ! » avait-il argué lors d'une réunion houleuse à la mairie. (Gharbi 2021, 92)

Cette loterie a une double fonction, comme le carnaval¹⁴ dans *La ville des impasses*, elle permet d'hypnotiser la population lors d'une parenthèse où il est possible de transgresser les classes et les règles pour mieux faire durer le système. Elle est aussi l'occasion de hiérarchiser la valeur des corps, distribuée selon le système des zones. Maîtriser l'homme et la nature par l'entendement, le « Aie le courage de te servir de ton propre entendement » de Kant, comme précepte des Lumières, peut aussi être envisagé dans ce sens : promettre plus de longévité à certains hommes du système dominant, en sacrifiant d'autres hommes moins prisés, moins importants selon les rapports de force des gouvernements du monde et de ses populations striées¹⁵. Ce début du XXI^e siècle résonne beaucoup avec ces œuvres où les vies humaines n'ont pas toutes la même valeur. Le paradigme de Gaza¹⁶, les réfugiés, les sans-papiers sont quelques exemples référentiels en écho avec la biopolitique à l'œuvre dans ces deux romans contemporains où les droits de l'homme sont applicables dans des zones et pas dans d'autres, où l'art de gouverner favorise des « corps vivants » sur d'autres. Ce qui rejoint davantage la notion de « nécropolitique » (Mbembe 2006, 29) qu'Achille Mbembe développe en investissant la notion foucauldienne de biopouvoir tout en la dépassant. Pour lui : « la notion de bio-pouvoir est insuffisante pour rendre compte des formes contemporaines de soumission de la vie au pouvoir de la mort » (Mbembe 2006, 59).

Conclusion

Ainsi dans *Chien 51* de Laurent Gaudé comme dans *La ville des impasses* de Aymen Gharbi, il est question de dystopie, ancrée dans des réalités économiques et sociales assez proches de celles de notre planète, avec les mêmes rapports de force et de domination des corps. Le biopouvoir est l'un des détours que prennent ces dystopies mais il coexiste avec le pouvoir disciplinaire et le pouvoir souverain classique ; ce qui accentue la politique de la mort dans ces univers assez proches des mécanismes de domination de notre époque où règne ce que Achille Mbembe appelle une « nécropolitique » (Mbembe 2006, 59). Les deux romans décrivent un univers mécanique et mécanisé où la violence du Capital atteint la déshumanisation de certains pour le bien-être d'autres.

Ces dystopies sont-elles réactionnaires¹⁷ ou bien sonnent-elles l'alarme à un moment historique particulier où les valeurs humaines sont bafouées au nom de la loi du plus fort ? Comme le genre fantastique a marqué un moment de désenchantement révolutionnaire pour certains romantiques français, la dystopie, intégrée dans des relectures du genre fantastique ou de la science-fiction dans certaines fictions tunisiennes, pourrait être la trace d'une période de désenchantement politique, sans toutefois signifier un défaitisme. Ces dystopies sont une forme de résistance. Les contextes dystopiques sont propices à l'émergence d'un contre-pouvoir et d'une

résistance. Michel Foucault le développe dans *La Volonté de savoir*, en affirmant que « là où il y a pouvoir, il y a résistance » (Foucault 1976a, 125). Il est ainsi intéressant d'analyser la dystopie en tant que genre qui réémerge, y compris dans un geste de décentrement, offrant un regard africain sur l'état du monde. Le roman de Gharbi s'inscrit dans un style ironique où l'excès jusqu'à la caricature contrebalance le constat de la catastrophe totalitaire. Celui de Gaudé, a une suite (Gaudé 2025) où Zem Sparak renaît grâce aux forces subversives de l'amour. Il s'agit de dystopies aux effets hétérotopiques qu'il serait intéressant d'étudier et dont la réception dépend des lectures. Cette résonance entre les deux romans peut se lire comme la conviction d'une communauté littéraire, celle de la résistance ensemble, au présent, et de manière latérale (Dakhli 2020) à ce qui arrive au monde comme décadence des forces de liberté et comme réaffirmation des rapports de domination, progressant vers une déshumanisation d'une partie du monde et où Les Lumières occidentales n'opèrent que d'un côté et pour un côté, au détriment de l'autre. Ne s'agit-il pas ainsi, avec ces échos entre les œuvres, d'une résistance, à travers l'art créant des liens et des relations pour construire un universalisme plus libre et plus égalitaire, à travers le geste de la déconstruction du pouvoir dont l'art est capable ? Ce qui se joue dans cette dimension transnationale, dans les deux dystopies, n'est-il pas une transgression des sémiosphères culturelles en vue d'une solidarité entre les laissés-pour-compte ? Dit autrement, cette transgression peut-elle se lire comme une solidarité entre vaincus de l'histoire, portée par la littérature en tant que communauté politique, au sens où Rancière parle de « politiques de l'esthétique » (Rancière 2004, 29) dans ce qui relève du « partage du sensible » (Rancière 2000) ?

Notes

1. "Ce bio-pouvoir a été, à n'en pas douter, un élément indispensable au développement du capitalisme; celui-ci n'a pu être assuré qu'au prix de l'insertion contrôlée des corps dans l'appareil de production et moyennant un ajustement des phénomènes de population aux processus économiques" (Foucault 1976a, 185).
2. Based on an interview with the Tunisian author, he states that his novel, published during lockdown, did not receive the same audience as his first text. Gaudé situates his work in the context of lockdown, during an interview on Radio France, 18 October 2022.
3. See Ouardi (2014, 157) and Sidaoui, "Le 14 janvier ou l'événement semé," nachaz.org, 2013.
4. See the chapter "Fraternité, Les possibilités d'un nouveau nous" in Messling (2024, 235).
5. Sidaoui, "Figures de l'humain dans la création tunisienne post 2011," in Ambassa Fils (ed.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains*, Revue Mosaïques, Hors-série 7, 2022, 281-294.
6. Sidaoui, "Altérités, altérations esthétique et politique dans la littérature et le cinéma tunisiens," in Kassab-Charfi (ed.), *Présences de l'altérité dans les littératures de Tunisie*, Classiques Garnier, 2025.
7. "L'ontologie critique de nous-mêmes, il faut la considérer non certes comme une théorie, une doctrine, ni même un corps permanent de savoir qui s'accumule; il faut la concevoir comme une attitude, un éthos, une vie philosophique où la critique de ce que nous sommes

est à la fois analyse historique des limites qui nous sont posées et épreuve de leur franchissement possible" (Foucault 1984).

8. In the context of an HDR project studying possible links between aesthetics and politics in Tunisian literature and cinema post-2011, it proved necessary to engage both Arabic-language and French-language novels alongside cinema. See also Abassi (2024, 35-59).

9. The passage draws on Lotman's concept of the semiosphere as a unified semiotic space outside of which semiosis is impossible (Lotman 2025).

10. See note above on Gharbi (2019, 180-183).

11. "Une des plus massives transformations du droit politique au XIXe siècle a consisté [...] à compléter ce vieux droit de souveraineté — faire mourir ou laisser vivre — par un autre droit nouveau [...] : pouvoir de 'faire' vivre et de 'laisser' mourir" (Foucault 1976b, 214).

12. From the back cover of *Chien 51*.

13. See the Foucault passage cited in endnote 11 above.

14. This may be linked to the role of carnival as analyzed by Bakhtin.

15. Mbembe gives the example of Gaza, analyzing it in terms of zones: "les territoires occupés sont ainsi divisés en un réseau complexe de frontières intérieures et de cellules isolées" (Mbembe 2006, 44).

16. Sidaoui, "Géologie de la séparation: De la poésie et de la traversée comme résistance à la domination," *Les Cahiers de Tunisie*, 234-235, 2025, 195-211.

17. "Le récit dystopique semble ainsi présenter quelque affinité avec un monde où l'absence d'alternative a été mise en formule, où les grands récits mobilisateurs auraient laissé place à la désillusion" (Leconte and Passard 2021, 21-22).

References

- Dakhli, Leyla. 2020. *L'esprit de la révolte. Archives et actualité des révolutions arabes*. Paris: Seuil.
- Deleuze, Gilles, and Félix Guattari. 1981. *Mille plateaux*. Paris: Minuit.
- Foucault, Michel. 1976a. *La volonté de savoir. Histoire de la sexualité I*. Paris: Gallimard.
- Foucault, Michel. 1976b. "Il faut défendre la société." *Cours au Collège de France*. Paris: Seuil.
- Foucault, Michel. 1984. "Qu'est-ce que les Lumières?" In *Dits et Écrits*, t. IV, 562-578.
- Foucault, Michel. 2004a. *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France, 1978-1979*. Paris: Seuil/Gallimard.
- Foucault, Michel. 2004b. *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France, 1977-1978*. Paris: Seuil.
- Gaudé, Laurent. 2022. *Chien 51*. Arles: Actes Sud.
- Gaudé, Laurent. 2025. *Zem*. Arles: Actes Sud.
- Gharbi, Aymen. 2019. *Magma Tunis*. Paris: Asphalte.
- Gharbi, Aymen. 2021. *La ville des impasses*. Paris: Asphalte.
- Leconte, Cécile, and Cédric Passard. 2021. "Avant-propos: Retour vers le futur? La dystopie aujourd'hui." *Quaderni* 102.
- Lotman, Juri. 2025. "Sur la sémiosphère." *Cygne noir* 13: 14-35.
- Mbembe, Achille. 2006. "Nécropolitique." *Raisons politiques* 21: 29-60.
- Messling, Markus. 2024. *L'universel après l'universalisme, des littératures francophones du contemporain*. Paris: PUF.
- Ouardi, Héla. 2014. "Deux révolutions jumelles: 1848 et 2011." In *Quand les mots se révoltent*, edited by A. Chaouachi-Marzouki. Tunis: Sud Éditions.
- Rancière, Jacques. 2000. *Le partage du sensible*. Paris: La Fabrique.
- Rancière, Jacques. 2004. *Malaise dans l'esthétique*. Paris: Galilée.
- Revel, Judith. 2010. *Foucault, une pensée du discontinu*. Paris: Fayard.
- Sidaoui, Sihem. 2013. "Le 14 janvier ou l'événement semé." *nachaz.org*.
- Sidaoui, Sihem. 2018. "Poétiques expérimentales et nouvelles visibilités de la marge." In *Critique littéraire et espaces postmodernes*, 307-319. Bern: Peter Lang.

- Sidaoui, Sihem. 2022. "Figures de l'humain dans la création tunisienne post 2011." In *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains*, edited by B. Ambassa Fils, 281-294. Revue Mosaiques, Hors-série 7.
- Sidaoui, Sihem. 2025a. "Altérités, altérations esthétique et politique dans la littérature et le cinéma tunisiens." In *Présences de l'altérité dans les littératures de Tunisie*, edited by S. Kassab-Charfi. Paris: Classiques Garnier.
- Sidaoui, Sihem. 2025b. "Géologie de la séparation." *Les Cahiers de Tunisie* 234-235: 195-211.